

XYZ. La revue de la nouvelle

Perreault au lavoir

Gilles Pellerin



Volume 1, numéro 2, été 1985

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2613ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Pellerin, G. (1985). Perreault au lavoir. *XYZ. La revue de la nouvelle*, 1(2), 47–50.

Gilles Pellerin

Perreault au lavoir

Perreault n'était plus allé à ce lavoir depuis quelques années, en fait depuis que la percée d'un grand boulevard avait perceptiblement isolé cette portion du quartier de celle qu'il continuait d'habiter. Mais voilà, un rendez-vous important, le lendemain matin à la première heure, un rendez-vous dont il espérait un emploi, un rendez-vous imprévu arrangé le soir même le contraignait à traverser le boulevard comme une ligne d'angoisse et à retourner au lavoir de ses anciennes habitudes, car il croyait se souvenir qu'il fermait très tard et que c'était le seul endroit où il pourrait laver-sécher la chemise qu'il estimait indispensable de porter lors d'une entrevue.

Il s'était surpris de ne plus reconnaître tel pâté de maisons, telle impasse, telle courbe pourtant particulière dans le tracé d'une rue puis, à l'inverse, de reconnaître sous leur masque de décrépitude tel et tel édifices, telle perspective pourtant lacérée de traces d'incendie, de démolitions et d'excavations laissées en plan, de constater comment la création d'un axe perpendiculaire avait délimité une nouvelle frontière à ses allées et venues. Le quartier du lavoir cessait d'être le prolongement de son habitat et il lui serait devenu totalement étranger s'il n'avait lu dans les journaux qu'on y projetait des ensembles résidentiels chics, des restaurations coûteuses et des lotissements récréatifs. Ce qu'il voyait, c'était plutôt une tranchée derrière laquelle on avait cassé les trottoirs, creusé des trous et dressé des armatures à béton. La spéculation avait chassé une partie de la population à telle enseigne qu'il s'estima chanceux qu'on n'y ait pas fermé le lavoir.

Il n'y avait personne dans le petit établissement, ce qui au fond

l'arrangeait assez car il détestait les promiscuités d'occasion où la conversation forcée se réduit fatalement à l'humidité relative, aux machines qui *chessent* de plus en plus mal et qui laissent une vague odeur de mazout aux tissus (sans parler des prix, Monsieur Chose !). Après avoir minutieusement réparti les brassées et dosé l'eau de javel et le savon pour la précieuse chemise, il s'était affalé, ne sachant trop où poser le regard dans cet assemblage hétéroclite de machines de grosseurs et de couleurs différentes.

Il avait soupé avec Georges et comme à chaque fois que l'occasion s'en présentait, il y avait quelque chose qui était resté accroché, quelque chose qu'il n'arrivait pas à digérer. Son amitié pour Georges, qu'il distinguait mal de son inimitié, remontait à l'enfance. Même âge, même école, même éducation à col serré, même adulation pour Jean Béliveau. Pourtant Georges était fonctionnaire, lui rien. Un fonctionnaire à qui il reprochait silencieusement son opportunisme, son absence de ce qu'il appelait des principes. Ces silences-là finissent par devenir si opaques qu'ils vous enfument le cerveau.

L'ennui c'est qu'on ne pouvait rien reprocher à Georges hors son succès, Georges le cœur sur la main, Georges toujours prêt à dégoter quelque chose pour tout le monde (ampli, voyage de pêche, billets pour la semi-finale), Georges qui précisément l'avait invité à souper pour lui parler de cette entrevue du lendemain, Georges qui ferait jouer son influence pour le pousser au ministère (allez quoi, entre copains).

Georges était fonctionnaire comme on est agent secret au cinéma, y puisant de la passion, des énigmes, des trafics d'influence comme si travailler au ministère le mettait au fait de toutes les querelles intergouvernementales, de toutes les accointances entre les pouvoirs. Georges prédisait les remaniements ministériels, la hausse des taux d'intérêt, la signature de tous les contrats-du-siècle, l'ampleur du déficit annuel et savourait ses triomphes. Or, ce soir, il lui avait prédit un emploi.

On a beau trouver que Georges est un nom ridicule, y trouver secrètement quelque plaisir comme si le suave Georges était condamné à traîner ce prénom *ad vitam aeternam* comme un gros nez — car le prénom vous devance et s'est déjà inscrit dans la conscience des gens avant même que vous leur ayez serré la main —, on a beau ressentir de l'inconfort et de la honte pour pareille ingratitude, on ne peut rester insensible à une perspective d'emploi après des

mois de chômage. Tout cela s'agitait au rythme des brassées de lessive et Perreault soupirait de ne plus pouvoir s'y retrouver dans cette méfiance à l'endroit du ministère — et cet espoir en même temps — dans ces sentiments ambivalents peu avouables qu'il entretenait à l'égard de Georges le sauveur, Georges le « barguineur ». Car Georges « barguinait » même les idées. Encore ce soir, ils avaient eu une discussion âpre où, comme à chaque fois, Perreault capitulait devant les arguments simples de l'autre, des arguments d'autant plus irréfutables qu'ils étaient émis d'un seul bloc, sans la moindre fissure ou saillie, la moindre inquiétude dialectique, ces arguments monodiques qui font que le pape reste pape, que *beati pauperes spiritu*, que faute de pain on mange de la galette, que c'est bien plus facile de chialer que d'agir et qu'on perce des boulevards pour que le flot de circulation se déverse plus rapidement.

Le séchage n'offrait guère de palliatif à sa réflexion, si ce n'est que le mouvement rotatif du linge, qui plonge sur lui-même, rappelait cruellement à Perreault qu'il tournait en rond, qu'il n'avait jamais fait que cela alors que des types comme Georges *avancent dans la vie*, croient au progrès. Et lui, le lendemain, peut-être devenu fonctionnaire, qu'est-ce qu'il ferait de tout cela ? Serait-il un nouveau chantre de la réussite, chercherait-il à oublier ce soir de lavoir où il n'a de salaire que la dérision, regardant du linge virevolter dans une cage à écureuil, ayant envie de prendre un Georges à témoin de ce que le mouvement perpétuel existe et qu'il a un prix, vingt-cinq cents, de ce que cette rotation des chemises, des culottes, des bobettes, des linges à vaisselle sur eux-mêmes doit avoir une haute signification philosophique (genre le-serpent-qui-se-mord-la-queue, le flux cosmique, l'éternel retour, l'alpha et l'oméga).

En insérant une troisième pièce de monnaie dans une des machines, et en pestant contre son inefficacité (les prix, Monsieur Chose !), il remarque que l'autre sècheuse ne s'est toujours pas arrêtée, qu'elle est toujours sur la lancée du premier trente sous. Il a d'abord cette joie aigre d'avoir économisé cinquante cents, d'avoir déjoué un anonyme propriétaire de lavoir qu'il s' imagine grippe-sou, bouffi, vêtu de fortrel et sentant fort la transpiration. Puis il s'en veut de cette impétuosité à bon marché qui trahit, en somme, la précarité de sa situation et surtout l'illogisme de sauver vingt-cinq cents quand la veille on a laissé filer cent dollars à la seule fin de se prouver qu'on pouvait encore acheter.

Il finit par craindre que le lavoir ne ferme ses portes avant qu'il n'ait terminé, que le bouffi vienne chercher sa récolte de monnaie (qui teintera bruyamment dans la boîte de tabac qui lui sert de caisse) et lui dise sans aménité de vider les lieux. Un coup d'œil à la montre, un autre à la sècheuse : elle tourne toujours. L'autre brassée est maintenant pliée, engouffrée dans le grand sac vert, il se décide à enfreindre la consigne qui interdit d'ouvrir la porte d'une machine en marche (pour votre sécurité). La porte résiste, le linge tourne toujours, la chemise est là de l'autre côté de la vitre, elle a visiblement oublié l'usage auquel on la destinait. Perreault a peur qu'elle ne brûle s'il ne parvient pas à stopper la sècheuse. Il n'y parvient pas, il n'y parviendra pas. Aucun interrupteur visible. Pas de bouffi *ex machina*.

Énervé, il veut sortir dehors, prendre quelqu'un à témoin de sa situation même si cela n'y change strictement rien. La porte vitrée ne s'ouvre plus. Il s'échine contre la poignée, ne crie pas et l'idée le gagne que des passants pourraient survenir et glisser une pièce de vingt-cinq cents dans la serrure.

Gilles Pellerin est l'auteur des *Sporadiques aventures de Guillaume Untel* publié aux éditions Asticou en 1982. Il est aussi collaborateur aux revues *Lettres québécoises* et *Nuit Blanche*. Une nouvelle intitulée «Doublé» a été retenue par les membres du jury du Concours de nouvelles de Radio-Canada.